

ROMAN

MARTINE GENGOUX

ÇA SE  
CASSE  
LA FIGURE  
UNE LIBELLULE?



 l'aube



ÇA SE CASSE LA FIGURE UNE LIBELLULE ?

La collection *Regards d'Ici*  
est dirigée par Manon Viard

Dans la même collection :

Breuskin, *Snowdonia Vertigo*

Philippe Carrese, *Une histoire de l'humanité (tome 1 et fin)*

Martine Gengoux, *Pas simple de s'appeler Violette avec un profil  
de baobab*

Hélie Harty, *Tilt*

Julien Jouanneau, *La Dictature du Bien*

Aurore Py, *Lavage à froid uniquement*

Aurore Py, *L'art de vieillir sans déranger les jeunes*

Hugues Serraf, *Comment j'ai perdu ma femme à cause du tai chi*

Hugues Serraf, *Les heures les plus sombres de notre histoire*

Adrienne Yabouza, *La patience du baobab*

© Éditions de l'Aube, 2018  
[www.editionsdelalube.com](http://www.editionsdelalube.com)

ISBN 978-2-8159-2923-3

Martine Gengoux

Ça se casse la figure une libellule ?

roman

*éditions de l'aube*

DE LA MÊME AUTEURE

*Aux éditions de l'Aube*

PAS SIMPLE DE S'APPELER VIOLETTE AVEC UN PROFIL DE BAOBAB,  
l'Aube, 2017 ; Mikrós, 2018

*À Malik et Célia.*





« Oh libellule,  
Toi, t'as les ailes fragiles,  
Moi, j'ai la carlingue froissée... »

Charl lie COUTURE, *Comme un avion sans ailes*



La carte de visite glissée sous sa porte est accompagnée d'un feuillet noirci de quelques mots : CE MONSIEUR EST PASSÉ CHEZ TOI VERS 17 HEURES. IL A DEMANDÉ QUE TU L'APPELLES DEMAIN. POUR QUELQUE CHOSE D'IMPORTANT. BONNE NUIT. MYLÈNE.

La signature n'est pas nécessaire ; Lucile connaît l'écriture de sa voisine. Fine, tout en retenue, comme l'auteure de ces trois lignes. Mylène, la sage Mylène. Et son éternel sourire. « Un sourire à faire fondre la banquise », dit Marcellin, l'aîné de La Courette. *Un sourire à encourager les confidences d'un cachalot*, pense Lucile. Après coup, ça l'avait agacée de s'être confiée à sa voisine un soir de gamberge plus sombre que les autres, elle s'était sentie toute ramollie de l'intérieur ; une drôle de sensation, qu'elle n'avait pas aimée.

CHARLES-GUILLAUME DE BRIARD, lit Lucile sur le carton, cela ne lui dit rien. Elle allume une cigarette et s'affale dans le canapé couleur coquelicot délavé en

évitant le ressort qui lui a écorché une fesse la veille. Hercule vient se pelotonner sur son ventre. Hercule est maigrichon, il a le poil rare et le regard inquiet, c'est pour cela que Lucile l'aime.

Le chat l'avait adoptée immédiatement quand, six mois plus tôt, elle était venue s'installer à La Courette.

La Courette Demoulin est une ancienne cité ouvrière située dans la ville basse, en bord de Meuse.

Autour d'une cour pavée, les petites maisons, jaune pâle à l'origine, ont depuis longtemps viré couleur moutarde. Rescapées du bombardement de 1944 qui souffla les trois autres implantations de la cité ouvrière, les habitations furent encore occupées par quelques travailleurs des Entreprises Demoulin plusieurs années après la guerre.

La fabrique de pâte à papier qui se trouve un peu en retrait sert maintenant de remise, ou d'atelier. C'est un bâtiment en brique rouge avec trois cheminées repérables des quatre coins de la ville haute ou basse, que contourne le chemin de halage où les péniches débarquaient leur marchandise autrefois. Plus loin, des ferrailleurs, des vendeurs de pneus et de vieilles voitures ont construit des hangars.

À la mort du père Demoulin, l'entreprise périlclitait depuis quelques années déjà. Le fils, unique descendant de la famille, n'avait les capacités ni

techniques ni financières pour remettre l'affaire sur pied. Et encore moins le désir de s'y atteler. Au fauteuil de patron, Élie Demoulin avait préféré les plaines du Larzac.

La fabrique a fermé ses portes en 1973 alors que les petites maisons n'étaient déjà plus habitées depuis longtemps, sauf une : celle de Marcellin. Né là, il avait décidé, foi de lui, qu'il y mourrait.

La fabrique ne représentait plus aucune valeur marchande, et le site s'était considérablement dégradé. Ce qui avait fourni à Marcellin l'occasion de se proposer à l'entretien des bâtiments. Il rafistolait, un toit par-ci, un mur par-là. Ceux qui y séjournaient payaient le gîte à coups de pelle et de marteau. On débarquait à La Courette le temps de retrouver sa boussole, de rassembler ses billes, de construire des projets ou de poser son sac entre deux gares. De plus en plus, on s'y était installé. Après Marcellin, Francis et Suzy étaient les plus anciens. D'abord dans la même maison, puis chacun dans la sienne. Même si on observe encore quelque mouvement migratoire entre les deux.

Les logements ont été rafistolés, sommairement sans doute, mais on n'y craint plus d'effondrement de plafond. Aujourd'hui, Marcellin, Francis, Suzy, Lucile, Matteo et Mylène occupent les lieux dont le patriarche gère la location sans se préoccuper du taux de l'index, ni de bail ou de contrat. Élie Demoulin

perçoit les deniers qui lui permettent d'améliorer son ordinaire sans contrarier sa tranquillité aveyronnaise de spéculations immobilières.

La tête renversée sur le dossier du canapé, Lucile souffle quelques ronds de fumée.

Drôle de journée aujourd'hui. Dès l'aube, une coulée de lave lui a goudronné le cerveau sans annoncer de quel cratère elle déboulait. Lucile a erré toute la matinée sans arriver à se défaire de sa mélasse. Au boulot, elle s'est demandé ce qu'elle foutait là, à frotter tous les jours les mêmes casseroles, les mêmes assiettes, les mêmes couverts. Le gâte-sauce lui a encore mis la main aux fesses ; elle l'a renvoyé à sa béarnaise. Andréas a piqué sa gueulante habituelle en fin de service ; la caisse ne tombe jamais juste.

Chaque jour, le scénario ressemble à celui de la veille et annonce celui du lendemain.

La carte de visite est restée sur la palette de chantier qui sert de table basse. CHARLES-GUILLAUME DE BRIARD... Avec un nom pareil, celui-là a peu de chance de figurer dans son carnet d'adresses. Une erreur, ce doit être une erreur. Ou pas, mais l'heure n'est plus aux questions.

« Bon, ouste, Hercule ! J'suis vannée et je pue la frite. Une bonne douche et puis dodo. »

Des ombres tremblent sur les murs de sa chambre. Lucile n'a jamais aimé les ombres et leurs contours incertains. Quand elle était petite et qu'elle avait peur, elle fermait les yeux, serrait très fort les paupières. Rien ne pouvait alors lui arriver. Mais elle n'a plus cinq ans. La trentaine s'annonce. De fines ridules prennent la relève des derniers boutons d'acné et elle n'est pas encore arrivée à lire le mode d'emploi de la vie à l'endroit.

Les casseroles sales, sa vie emberlificotée dans un scénario qu'elle ne maîtrise pas, et maintenant ce Charles-Guillaume de Briard venu d'on ne sait où pour on ne sait quoi ; tout cela mijote en un drôle de minestrone n'invitant pas au roupillon douillet.

L'émission entendue à la radio quelques jours plus tôt sur le sommeil lui revient en mémoire. « Quand on n'arrive pas à s'endormir, avait dit la spécialiste invitée, il faut garder les yeux ouverts, comme si on n'attendait rien de particulier et surtout pas le sommeil, comme si on n'y pensait même pas. » Mais, au plus Lucile n'y pense pas, au plus elle y pense. *Un mouton, deux moutons, trois moutons... quatre cent cinquante-huit moutons...* Tous les cheptels irlandais ne viendront pas à bout de cette nuit blanche. *Foutue journée, foutues casseroles et foutu Charles-Guillaume de Briard ! Charles-Guillaume de Briard... Un nom comme celui-là, je m'en souviendrais si je le connaissais. Je l'appellerai demain.*

*La nana qu'il cherche, c'est ailleurs qu'à La Courette qu'il devra la dégoter. Mylène, avec ses rêves à la guimauve, croit sans doute que c'est un nouveau Jules. J'ai jamais fait dans la particule, moi.*

Particule. Le mot a projeté Lucile en position assise, fesses sur l'oreiller, les mains autour du crâne. Meeeeerde... Merde. Merde. Couenne de Lard. Couenne de Lard avait un nom à particule. Normal que je ne m'en souviens plus. On l'a toujours appelé Couenne de Lard. Son ventre dégoulinait comme une baudruche dégonflée au-dessus de la ceinture de son pantalon.

Les souvenirs que Lucile croyait englués à jamais dans leur fange remontent à la surface, s'y étalent, tenaces comme des gouttes de cambouis à la surface de l'eau.

*C'était moi qui l'avais baptisé « Couenne de Lard » dès la première année au lycée. Je me souviens. Je voulais épater Carlos. Déjà. Et pour l'intéresser, il fallait faire fort, toujours plus fort. C'est en classe de quatrième qu'on a fait le plus fort, avec Couenne de Lard. Je savais qu'il était un peu amoureux de moi. Carlos aussi l'avait remarqué, et cela allait servir son plan. Carlos ne s'appelait d'ailleurs pas Carlos, il s'appelait Charles, en souvenir d'un oncle qui était mort jeune d'une leucémie. Charles avait horreur de ce nom de vieux. Il s'était fait rebaptiser Carlos qui « convenait mieux à son tempérament », comme il le disait. Entre Le Che, Robin des*



*Bois et Jacques Mesrine, Carlos cherchait encore à qui s'identifier. Moi je lui trouvais des allures du Che, l'audace de Mesrine, et me persuadais qu'il avait un cœur de Robin des Bois. En tout cas, plus personne ne l'appelait Charles. Couenne de Lard aussi, on avait oublié son nom dans le petit groupe d'irréductibles que nous imaginions être.*

Les images reviennent. Les sensations aussi. La puissance, la trouille, l'excitation, le défi, la solidarité, l'impression d'exister.

*Quand Carlos m'a demandé de simuler le coup de foudre pour Couenne de Lard, je me suis vu hissée au rang de Bonnie, prête à tout pour mon Clyde. Carlos voulait « faire payer sa particule à Couenne de Lard », il disait. Mon rôle était d'entraîner le gros dans un traquenard. Quelques minauderies et une proposition de rendez-vous dans ce qui était notre QG connu de nous seuls, un baraquement désaffecté au fond d'un terrain vague. Je devais y emmener Couenne de Lard, le chauffer à blanc et là, Carlos et les deux autres intervenaient pour lui faire enlever son slip, lui fiche la honte et lui piquer son portefeuille. Je savais que c'était cruel, je m'en fichais. Ça venait de Carlos, et Carlos ne pouvait défendre que de nobles causes. « Rééquilibrer la répartition des avoirs », il disait. Dans la transaction, c'était son fond de poche qui était prioritaire mais ça, je ne l'apprendrais que plus tard.*

## MARTINE GENGOUX

Lucile serre les jambes contre sa poitrine, pose le front sur ses genoux. Fermer les yeux ne lui sert qu'à entendre battre plus fort son cœur, à voir mieux la scène.

*Quand les trois autres sont arrivés dans le baraquement, ils ont fait mettre Couenne de Lard à poil. Avec la petite scène que je lui avais jouée, son sexe pointait droit dans la bouée de gras qui pendouillait lamentablement de ses hanches. Carlos et ses acolytes avaient ramassé des bâtons et s'en servaient pour soulever le bourrelet de chair. « Alors, Couenne de Lard, tu nous le montres, ton asticot ? Fais voir s'il sait ferrer la morue. » Je ne bronchais pas. Jusqu'au bout, je n'ai pas bronché, même quand le poing de Carlos a atterri sur l'œil gauche de Couenne de Lard, faisant voler en éclats le verre de ses lunettes. Je n'ai pas bougé quand le sang a pissé et que Couenne de Lard a crié. C'est quand il est tombé à genoux par terre que je me suis décidée à quitter les lieux. Mais ce n'était pas pour aller chercher du secours...*

Il fallait bien que cette histoire lui rebondisse un jour ou l'autre à la figure. Et ce jour-là est arrivé. Si, comme on le dit, « La vengeance est un plat qui se mange froid », en quinze ans celui-ci a eu le temps de faisander.

Lucile ne s'est endormie qu'au petit matin.

Piles d'assiettes grasses, verres, couverts, casseroles... au service de midi et pareil le soir. Cette nouvelle journée ne s'annonce pas plus palpitante que les précédentes.

Avaler quelque chose l'encouragera peut-être à se mettre en route pour La Marmite. Le paquet de biscottes sur la table lui donne la nausée. Ses boyaux sont en acier. L'air lui manque.

Non, vraiment, elle n'y arrivera pas. Tant pis, elle téléphonera à Andréas.

Le boss de La Marmite ne la croit qu'à moitié quand elle lui raconte son histoire de gastro carabinée. Pourra-t-elle venir travailler le lendemain ? Elle n'en sait rien. Il n'a pas l'air content. Elle s'en fiche.

Lucile a raccroché, elle remplit l'écuelle d'Hercule à ras bord de croquettes, enfile son cuir, chausse ses baskets, tourne trois fois autour de son cou un

foulard peu utile par ce temps de canicule. Pour aller où ? Elle n'en sait rien. Il lui faut prendre l'air. *Prendre l'air*. L'expression ne lui a jamais paru aussi ridicule. S'appropriier, thésauriser ; même l'air n'y échappe pas.

En sortant de La Courette, Lucile tourne à gauche, longe la fabrique de matériel électrique puis celle de salaisons. Sans but particulier. Après le Bar Bu, elle traverse l'artère qui sépare la zone industrielle de la ville basse, puis grimpe vers la cité des Oiseaux : un quadrillage de petits immeubles identiquement laids. Toits plats, formes cubiques, crépi gris que seule l'orientation du soleil différencie d'une touche plus ou moins claire. En passant par les rues de la Fauvette, des Ortolans, des Linottes, des Sittelles, des Merles, des Alouettes, Lucile se demande quel oiseau aurait l'idée de nidifier là-dedans. Jamais le drôle de merle qu'elle est ne survivrait dans l'une de ces cages-là ! Mais savoir ce qu'elle ne veut pas ne l'a jamais aidée à tracer sa route.

Marcher. Il faut marcher. Avoir les semelles cramponnées au bitume, rien de tel pour faire le point. Encore une fois. Avec tous ces points réunis, une image nette devrait enfin se dessiner. Un chemin. Un poteau indicateur. Mais non. Du flou, jamais que du flou. Décider, choisir, elle n'a jamais pu que sur un coup de tête, puis regretter. Comme quand elle était

petite. La sucette verte ou la rouge ? À peine tenait-elle dans la main la sucette à la cerise qu'elle regrettait déjà celle à la pomme.

Lucile a flâné toute la journée avant de reprendre la route de la ville basse. L'air moite de la fin d'après-midi ramollit le contour des choses. Toute destination a fondu dans la chaleur du macadam. Des bébés sont assoupis sous des ombrelles, des chiens sous des bancs, des vieux sous des casquettes. Lucile s'est adossée à un réverbère sur la place du marché. Une fête foraine y est installée. Autour du manège, des mères, la bouche en demi-lune, agitent la main à chaque passage de leur gamin. Lucile ne veut pas se demander si elle les envie. Elle allume une cigarette.

Les petits se dressent sur les carrioles et chevaux de bois pour essayer d'attraper le pompon. Attraper le pompon... Avant, Lucile croyait que tous pouvaient y arriver. Au moins, chacun à son tour. Aujourd'hui, elle sait que certains auront toujours les bras trop courts.

« Encore un tour, maman. Encore un tour ! »

Le gamin a joint les mains et penché la tête un peu de côté. Quand on n'arrive pas à attraper le pompon, il faut pouvoir ruser.

La mère ne résiste pas à la demande du fiston.

« Bon d'accord, mais alors le dernier. Après on rentre à la maison, Guillaume. »

Le nom du gamin s'est propulsé dans le crâne de Lucile comme une bille de flipper sur des bornes à 350 points.

D'une pichenette, elle éjecte sa cigarette et reprend son chemin. Sa décision est prise, elle partira.

« Tu n'es pas au boulot ? demande Mylène alors que Lucile s'apprête à rentrer chez elle.

— J'ai l'air d'y être ? »

Le visage de la jeune femme s'est chiffonné. Persuadée d'engager la conversation dans une zone neutre, elle embraie.

« Tu l'as appelé ?

— Appelé ? Qui ça ?

— L'homme qui est venu hier.

— Ah oui. Non, je ne l'ai pas appelé. Oublié.

— Il est peut-être passé à La Marmite, je lui ai dit que tu y travaillais aujourd'hui. Enfin... je croyais. »

Les joues de Lucile ont viré cramoisi.

« Tu ne peux pas te mêler de ce qui...

— Excuse-moi, Lucile. J'ai cru que... Mais je n'ai pas donné ton numéro de portable. Ah ça non. J'ai dit que je ne le connaissais pas. Que je ne te téléphonais jamais. Que de toute façon tu n'avais pas souvent de carte valide. »

Avec sa tignasse noir cerise à l'allure de paillason usé, Lucile dépasse de vingt centimètres l'organisation

ÇA SE CASSE LA FIGURE UNE LIBELLULE ?